

СОЮЗ ДВОРЯН

Union de la Noblesse
Russe

№ 138
2016-3



Париж

Союз дворян Union de la Noblesse Russe

ISSN 1760-9836

Bulletin de l'Union de la Noblesse Russe

Association Noblesse Russe, Siège Social : 29 Bd des Batignolles, 75008 Paris

Directeur de la Publication : D.M. Schakhovskoy
Administration : N. N. Genko

Imprimé par nos soins

Commission paritaire des publications et agences de presse
Certificat d'inscription N° 0719 G 85412

Conditions d'abonnement pour 2016

4 numéros par an

France, Union Européenne..... 20 euros

Autres pays..... 30 euros

Par numéro 6 euros.

Les demandes d'abonnement, ou de fourniture d'un numéro, sont à adresser à M. Schakhovskoy avec joint un cheque à l'ordre de « Union de la Noblesse Russe » et l'indication « achat du bulletin »

Routage par PARIS 14 CTC SR 206

Dépôt Légal N° 29415

ISSN 1760-9836



Союз дворян

UNION DE LA NOBLESSE RUSSE

N° 138

Septembre 2016

Bulletin intérieur de l'Union de la Noblesse Russe

www.noblesse-russie.org

« Union de la Noblesse Russe »

Adresse : 29 Bd des Batignolles, 75008 Paris

Directeur de publication : D. Schakhovskoy

union.noblesse.russe@gmail.com

Parution trimestrielle

Prix du journal : Abonnement 20€ / an

CPPAP n° 0719 G 85412

Dépôt légal n° 29415

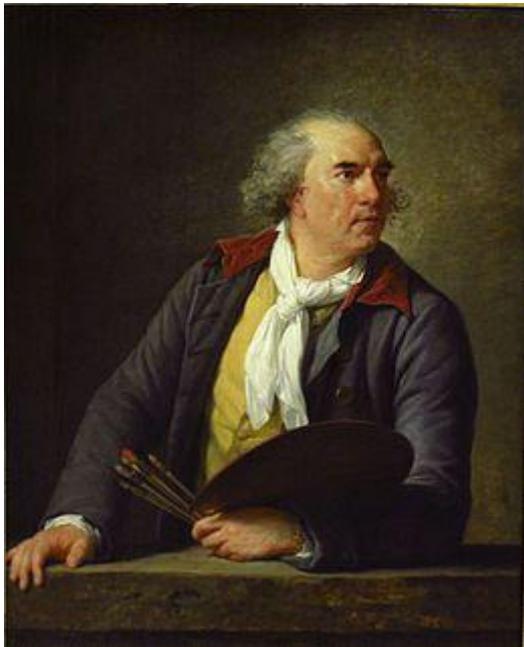
СОДЕРЖАНИЕ / SOMMAIRE

Hubert Robert « peintre des ruines » dans les collections russes <i>Юбер Робер художник античных руин В Русских Музеях</i>	Georges Matcheret <i>Георгий Мачёре</i>	3
Le calvaire du grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch <i>Голгофа Великого Князя Николая Михайловича</i>	Loïc Damilaville <i>Лойк Дамилавил</i>	7
Mémoire éternelle! Comte A Stenbock-Fermor <i>Вечная Память! Граф Андрей Иванович Стенбок-Фермор</i>	Conseil UNR <i>Совет Союза</i>	25
Chronique Généalogique <i>Генеалогическая Хроника</i>		27

*Юбер Робер "Робер из Развалин" художник античных руин
В Русских Музеях*

**HUBERT ROBERT « PEINTRE DES RUINES »
DANS LES COLLECTIONS RUSSES**

Contrairement à Elizabeth Vigée Le Brun qui est restée plusieurs années en Russie (Voir Bulletin. UNR N°136 2016-1), Hubert Robert n'est jamais allé en Russie. Ce sont les Russes qui ont aimé sa peinture et lui ont passé commande sur commande. Catherine II qui appréciait son style l'a surnommée : « Robert des ruines » mais elle n'a jamais réussi à le faire venir en Russie.



Portrait d'Hubert Robert
Par Elisabeth Vigée Le Brun
Musée du Louvre

Hubert Robert est né à Paris en 1733, dès son plus jeune âge il montre des dispositions pour le dessin et commence son apprentissage dans l'Atelier du sculpteur Michel Ange Slodtz. Il bénéficie de la protection d'Etienne François, Choiseul, nommé Ambassadeur de France à Rome, l'emmène avec lui en Italie. Il lui obtient une place de pensionnaire à l'Académie de France à Rome. A l'Académie il profite des conseils de Paolo di Panini, et surtout de ceux de Giovanni Piranèse. Par ailleurs, il se lie d'amitié avec Fragonard en compagnie duquel il peint la campagne environnante en privilégiant les vues des jardins et des palais abandonnés aux effets du temps et de la nature. L'Abbé Saint-Non de l'Académie royale de peinture et de sculpture l'emmène à Naples pour visiter les sites les plus célèbres de Campanie, en particulier les temples doriques qui ne cesseront de le fasciner toute sa vie.

De retour en France en 1765, il est reçu en tant que peintre à l'Académie royale de peinture et de sculpture où il présente «un caprice architectural». Puis deux ans plus tard, il expose des peintures et dessins d'architecture en ruines salués par la critique et par Diderot.

Hubert Robert prolonge son approche paysage dans la création de jardins comme le hameau de la Reine Marie Antoinette à Trianon, et participe comme conseiller

artistique à la réalisation du parc d'Ermenonville et du parc de Méréville, son chef d'œuvre. En Russie son influence paysagère s'est exercée sur l'aménagement du parc de Tsarskoe Selo et de Pavlovsk.

Nommé en 1778, gardien des tableaux du Roi le voici en fait Directeur du Muséum, le futur Louvre. Emprisonné de 1793 à 1794, il peint des assiettes pour échapper à l'angoisse de la guillotine, qu'il évite par miracle.

Libéré, il retrouve son poste de Conservateur au Muséum central des arts de la République qu'il ne quittera qu'à sa mise à la retraite en 1802, et décède le 15 avril 1808. Il est inhumé au cimetière d'Auteuil avec cette inscription sur sa tombe

**ICI REPOSE LA DÉPOUILLE MORTELLE D'HUBERT ROBERT
PEINTRE ET CONSEILLER DE L'ACADÉMIE DE PEINTURE
MEMBRE HONORAIRE DU MUSÉE IMPERIAL
ASSOCIÉ LIBRE DE L'ACADEMIE DE PÉTERSBOURG**

L'œuvre d'Hubert Robert est très riche. C'est un artiste qui a une manière très personnelle de mettre en scène les monuments, et les ruines antiques, en adoptant souvent un angle décalé, ou un point de vue qui rend l'image intrigante, intéressante mais peu inquiétante. Ses vues en contre-plongée laissent découvrir tout un monde de paysage d'architectures en cascade. Il introduit des scènes de genre qui révèlent une part plus intime de sa personne. Ainsi, ses tableaux sont peuplés de petits personnages qui vaquent à leurs occupations, des groupes d'hommes qui discutent, des femmes à la lessive, du linge qui sèche, des enfants qui courent, des chars à bœufs, des chiens, des chats.

Par ailleurs, il fait preuve d'une grande habileté pour distribuer l'éclairage en jouant avec l'ombre et la lumière. Sa couleur se tient en général à des tons gris argentés d'une grande finesse.

On trouve un exemple de sa technique dans «**Ruines avec obélisque**»



Dans ce tableau, on va du passé au présent, avec au fond l'obélisque avec des hiéroglyphes, au centre un portique romain avec des statues gigantesques, et au premier plan une place du royaume de France ; ainsi le sens de la promenade coïncide avec le passage du temps. Une vingtaine de personnages sont présents à différents niveaux avec des occupations diverses, qui n'ont d'autres prétentions que d'amuser le spectateur et d'animer un morceau d'architecture et de lui insuffler de la vie. Le décor fonctionne bien parce qu'il est ouvert derrière et devant, permettant d'aller d'un passé glorieux vers le présent prosaïque mais, il est également ouvert de haut en bas, avec la percée en haut, des portiques vers le ciel, et en bas l'escalier qui descend jusqu'à une grotte, peut-être même sous terre, par une échelle matérialisant ainsi la chute du temps

LES COLLECTIONNEURS RUSSES CÉLÈBRES.

Au siècle des Lumières le Comte Alexandre Sergueevitch Stroganoff fut le plus parisien des aristocrates russes. Amateur d'art, protecteur des artistes et collectionneurs, il préside l'Académie impériale des Beaux-arts. Durant ses séjours en France il enrichit sa collection de nouveaux tableaux dont ceux d'Hubert Robert. Il est le premier collectionneur qui attire l'attention de ses compatriotes sur ce peintre. En 1931 les collections des Stroganoff furent saisies sur ordre du régime bolchevique. Toutefois les principaux tableaux ont été repartis entre le Musée de l'Ermitage et le Musée Pouchkine.

Le couple impérial Paul I et sa femme Maria Fedorovna ,au cours de leur voyage en France, acquirent pour leur Palais de Pavlovsk, douze paysages d'Hubert Robert. En 1803 son fils Alexandre I achètera, par l'intermédiaire du Comte Stroganoff, huit tableaux d'Hubert Robert.

Le Prince Nicolas Borissovitich Youssoupov (1751- 1831) succède comme propriétaire au Prince Galitsyn du Palais d' Arkhangelskoye et y réunit une importante collection de tableaux de grands peintres dont Hubert Robert.

Après la révolution, le Palais devient un musée. En 1980le Palais a été fermé. En 1996il a été transféré au Ministère de la Culture dans un état de délabrement avancé. Les travaux de rénovation ne commencent qu'a partir de 2000-2002 et concernent notamment la remise en état des deux « Salons Hubert Robert », et de ses tableaux.

Enfin, les grands seigneurs russes le Comte Andre Chouvaloff, le Prince Nicolas Galitsyne, suivent l'exemple de leurs tsars; ils commandèrent à Hubert Robert de grands ensembles décoratifs pour leur palais de Pétersbourg et leur résidence des environs de Moscou.

CONCLUSION

La ruine est ambivalente. La ruine est une victime du temps et de la nature mais, c'est aussi ce qui reste, c'est la résistance au temps.

L'homme érige un édifice verticalement, la nature destructrice l'aplatit horizontalement. Ces deux axes figurent souvent dans les tableaux d'Hubert Robert :verticalité de l'obélisque, des colonnes, horizontalité des blocs de pierre gisant au sol.

Les ruines d'Hubert Robert expriment la grandeur humaine, la puissance d'un empire, l'accomplissement artistique, la ferveur religieuse et conduit à construire voir de créer le beau.

Les ruines d'Hubert Robert sont aussi un théâtre et un spectacle de la construction à travers la déconstruction et, d'objet, la ruine devient une page d'histoire dans le temps présent.

Hubert Robert essaie de représenter ce qui survit à l'effondrement d'un univers, le monde continu à exister, des générations postérieures renaitront. C'est, me semble-t-il, le caractère essentiel de la poétique des ruines chez Hubert Robert.

Diderot a été un grand admirateur d'Hubert Robert dont, dit-il, la représentation des ruines permet de méditer sur le cours du monde et la fugacité humaine, montrant ainsi la beauté de l'instant conquis sur la fuite du temps.

CONCLUSION DE LA CONCLUSION

Les représentations d'Hubert Robert n'ont de vérité que celle de la beauté, il n'est jamais exact, il est toujours très beau c'est ce qui à fait son succès

Georges Matcheret. Ami des Arts

QUELQUES TABLEAUX D'HUBERT ROBERT DANS LES MUSÉES RUSSES

MUSEE DE L'ERMITAGE SAINT PÉTERSBOURG



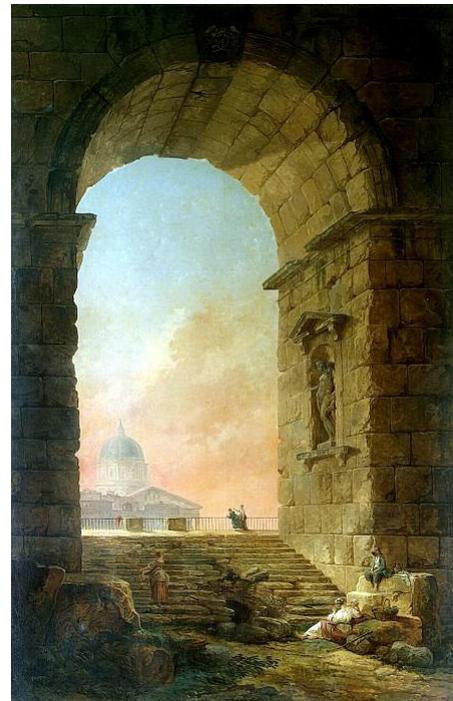
Paysage architectural avec canal



Tombe de Cécilia Metella



Paysage avec obélisque



Paysage avec arche

MUSEE POUCHKINE MOSCOU



Ruines avec obélisque



Destruction d'une église

Le calvaire du grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch

Loïc Damilaville

Janvier 2016



Le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch en uniforme de chevalier-garde, août 1912

« Dites à nos amis [...] que mes pensées malgré toutes les calamités sont invariablement avec vous tous et que, né en Russie, de cœur et d'âme je suis français et que jusqu'à mon dernier souffle mes yeux seront tournés vers cette France adorée. C'est ma suprême confession que je vous livre à vous, bien cher Monsieur Masson, à celui qui invariablement pendant 20 ans a été un ami incomparable et à qui une affection tendrissime me lie jusqu'à la tombe. »¹

Nicolas Mikhaïlovitch, Vologda, 7 – 12 avril 1918

¹ ROMANOV, grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch. *La Fin du Tsarisme, Lettres de Nicolas Mikhaïlovitch à Frédéric Masson (1914 – 1918)*. Payot, 1968, p. 265

Paris, février 1919

Au matin du 3 février 1919, le grand-duc Alexandre Mikhaïlovitch de Russie gagne le restaurant de l'Hôtel Ritz, où il réside, pour y prendre son petit-déjeuner². Il a quitté la Crimée quelques semaines auparavant à bord d'un navire de guerre britannique, et s'efforce de rallier les autorités alliées à la cause de la Russie blanche – efforts qui resteront vains à l'heure des négociations devant aboutir au Traité de Versailles.

Pénétrant dans la pièce, « Sandro » remarque rapidement qu'il est la cible de tous les regards. Le brouhaha des conversations s'atténue pour laisser place au silence. Interloqué mais toujours homme du monde, le grand-duc jette un regard inquiet à son image dans un miroir, y cherchant quelque déchirure dans son vêtement ou « au moins un bouton manquant ». Comme il est depuis longtemps un habitué du Ritz, seul un grave manquement à l'étiquette a pu provoquer une « commotion » aussi considérable.

N'apercevant rien de tel et à demi rasséréiné, Sandro gagne sa table et commande son petit-déjeuner en examinant son courrier. Mais celui-ci ne lui révèle aucune nouvelle pourrait déjà être connue du Tout-Paris : des factures, une invitation, des sollicitations, pas même une lettre de menaces. Haussant les épaules, le grand-duc passe à son journal. Et là, il lit en première page³:

Les chefs bolcheviks ont fait fusiller quatre grands-ducs.

Londres, 2 février. – On mande d'Helsingfors au Times, à la date du 1^{er} février :

Un communiqué bolchevik publié à Petrograd annonce qu'en exécution de la décision d'une commission spéciale, les grands-ducs Paul Alexandrovitch, oncle de l'ex-tsar Nicolas ; Michailovitch (sic), cousin de l'ex-tsar ; Dimitri Constantinovitch, grand-oncle de l'ex-tsar, et George Michailovitch, frère du grand-duc Alexandre, qui épousa la sœur de l'ex-tsar, ont été fusillés (Matin).

Saisi, mais pas véritablement surpris par une nouvelle qu'il craignait de recevoir d'un jour à l'autre, Sandro songe un moment aux quatre victimes : deux frères, deux cousins auxquels l'unissaient les souvenirs de toute une vie. Plein d'attention, le maître d'hôtel s'approche : le grand-duc veut-il se faire servir dans sa chambre plutôt que parmi cette foule d'étrangers qui, à présent, guette avidement ses réactions ?

Dressé depuis l'enfance à maîtriser ses sentiments, Sandro ne lui donne pas cette satisfaction. Repliant posément son épais journal et le fourrant dans sa poche sans y penser, il achève son repas sous les regards consternés de ses voisins et, le soir même, se rendra à l'invitation de la duchesse de Broglie. La bonne société jaser et lui fera reproche de son indifférence au sort tragique de ses proches. A quoi il répondra quelques années plus tard dans ses Mémoires⁴:

“There would have been no point in my explaining to them that no firing squad in the world can extinguish that spark of immortal energy and eternal human effort which was known to me as the Grand Duke Nicholas Michailovitch of Russia.”

² Ce récit est fait par le grand-duc lui-même dans le 2^e volume de ses Mémoires, *Always a Grand Duke*, Farrar & Rinehart, 1933, p. 86 et suivantes.

³ *Le Matin*, 3 février 1919. Des recherches sur les quotidiens français de ces jours-là ont montré que c'est le 3 février que la nouvelle a été connue à Paris. Une interview donnée par Alexandre Mikhaïlovitch le 4 février au journal *Le Matin* indique que c'est en lisant ce quotidien qu'il a appris la nouvelle.

⁴ ROMANOV Alexandre Mikhaïlovitch, grand-duc, *op. cit.*, p. 89

I – L'Ombre de la Tchéka

Petrograd, printemps 1918

Le mardi 26 mars 1918, quelques jours à peine après la signature par les Bolcheviks, à Brest-Litovsk, d'une paix infâmante avec les Empires centraux, le « Journal rouge » (Красной газете) publiait un décret visant les membres de l'ancienne famille impériale⁵. Signé de Grigori Zinoviev, président du Soviet de Pétrograd, et de Moïsseï Ouritski, président du collège de la Tchéka de la région, le texte stipulait ⁶:

Le Conseil des commissaires de la Commune des Travailleurs de Petrograd décide:

Les anciens membres de la dynastie des Romanov - Nicolas Mikhaïlovitch Romanov, Dmitri Constantinovitch Romanov et Paul Alexandrovitch Romanov doivent quitter Pétrograd et ses environs jusqu'à nouvel avis, avec le droit au libre choix de leur résidence dans les gouvernements de Vologda, Viatka et Perm...

Toutes les personnes nommées ci-dessus sont tenues, dans les trois jours à compter de la date de publication du présent décret, à venir à la Commission extraordinaire pour la lutte contre la contre-révolution et la spéculation⁷ (Gorokhovaya, 2) pour l'obtention de justificatifs de résidence permanente et à se rendre à destination dans le délai prévu par la Commission extraordinaire de lutte contre la contre-révolution et de la spéculation...



*Moïsseï Solomonovitch Ouritski (1873-1918),
président de la Tchéka de Pétrograd (10 mars – 10 août 1918)*

Dans les jours qui suivent, les grands-ducs et princes de Russie encore présents à Pétrograd se rendent avec angoisse dans les locaux de la sinistre Tchéka. Outre les trois personnages nommément mentionnés par le décret, tous leurs parents mâles sont concernés par la mesure de relégation : trois frères Constantinovitch, Ioann, Gabriel et Igor, neveux de Dimitri, sont envoyés à Viatka en compagnie de Serge Mikhaïlovitch (frère cadet de Nicolas) et du prince Wladimir Paley, filsmorganatique du grand-duc Paul Alexandrovitch. Ils y seront rejoints

⁶ *Texte original cité par Wikipedia :*

Совет Комиссаров Петроградской Трудовой Коммуны постановляет:

Членов бывшей династии Романовых — Николая Михайловича Романова, Дмитрия Константиновича Романова и Павла Александровича Романова выслать из Петрограда и его окрестностей впредь до особого распоряжения, с правом свободного выбора места жительства в пределах Вологодской, Вятской и Пермской губерний.

Все вышепоименованные лица обязаны в трехдневный срок со дня опубликования настоящего постановления явиться в Чрезвычайную Комиссию по борьбе с контрреволюцией и спекуляцией (Гороховая, 2) за получением проходных свидетельств в выбранные ими пункты постоянного жительства и выехать по назначению в срок, назначенный Чрезвычайной Комиссией по борьбе с контрреволюцией и спекуляцией.

⁷ L'acronyme de ce nom donne VTCHK en russe, d'où le nom « Tchéka » resté attaché aux organes de sécurité soviétiques et à leurs membres, les « tchékistes », appellation qu'ils conserveront longtemps.

par la grande-duchesse Elisabeth Fedorovna, sœur de l'ancienne impératrice, et par Georges Mikhailovitch, autre frère de Nicolas, arrêtés qui à Moscou, qui en Finlande.

Seuls échappent à la rafle les grands-ducs mis hors d'atteinte des Bolcheviks par les hasards de l'histoire : Dimitri Pavlovitch, envoyé sur le front de Perse en janvier 1917 pour le punir de sa participation à l'assassinat de Raspoutine ; les trois frères Vladimirovitch, Cyrille, Boris et André, réfugiés en Finlande et dans le Caucase ; l'ancien généralissime Nicolas Nicolaïevitch et son frère Pierre, mutés au Caucase après la prise de commandement de l'armée par Nicolas II en septembre 1915 ; et Michel Mikhailovitch, qui avait été, en 1914, le seul Romanov à refuser de rentrer en Russie.

Petit-fils de Nicolas Ier (1825-1855), Nicolas Mikhailovitch avait 59 ans en 1918. Après avoir suivi la formation militaire imposée à tous les grands-ducs, il s'était affranchi de ce destin en démissionnant de l'Armée impériale en janvier 1904. Pendant dix ans, il avait pu se consacrer entièrement à son amour pour la période napoléonienne, entretenant une amitié de plus en plus profonde avec l'historien Frédéric Masson, spécialiste reconnu de l'ère napoléonienne au tournant du siècle. En 1913, la publication de son ouvrage sur Alexandre Ier et le soutien de son vieil ami lui avaient valu d'être élu à l'Académie des Sciences morales et politiques. C'était un grand ami de la France, un grand intellectuel, et aussi – ce qui lui était amèrement reproché par l'impératrice Alexandra Fedorovna – un grand critique qui ne savait pas garder sa langue dans sa poche.

La Grande Guerre avait poussé Nicolas Mikhailovitch à reprendre du service actif, mais quoiqu'il fût général et diplômé de l'Académie de l'Etat-major général, on ne lui confia guère que des missions honorifiques telles que les remises de décorations. Au printemps de 1916, il quitta définitivement le front pour alterner des séjours dans son palais de Saint-Petersbourg et dans ses propriétés de Grouchevka et de Borjom. Portant sur l'évolution des événements un regard lucide de stratège et d'historien, il avait eu quelques velléités de jouer un rôle diplomatique, puis politique après la Révolution de Février, sans que ses espoirs ne se réalisent.

La Révolution d'Octobre avait fini par rattraper le Grand-duc réfugié dans ses collections et ses archives. Il avait dû quitter son palais en février 1918 et le décret du 26 mars l'éloignait encore plus, pour un temps indéterminé, de sa bibliothèque, de ses miniatures et de ses chères recherches.

Parmi les trois choix proposés, Nicolas Mikhailovitch se prononça pour Vologda, parce qu'il connaissait déjà la localité et que c'était la plus proche de Pétrograd. Il vivait avec calme cette péripétie désagréable, se plaignant seulement à son ami l'écrivain Amphitéatrov que « *Voici que je suis frappé pour la seconde fois d'une peine d'exil : la première a été le 1^{er} janvier 1917 par l'autorité du tsar, et c'est à présent par un décret de MM. Ouritski et Zinoviev. Je suis prêt en esprit, mais mon âge (59 ans) est source de toutes sortes de maux.* ».

Ouritski, tout-puissant chef de la Tcheka de Petrograd, ne l'avait-il pas assuré personnellement qu'il n'y avait « *aucune charge* » contre lui, que « *tout son malheur était d'appartenir à la famille des Romanoff* » et qu'on avait seulement « *décidé de ne garder à Petrograd aucun membre de cette famille* » ? Interrogé sur le caractère définitif de cet « exil », le Tchékiste avait répondu de manière évasive : « *il ne s'agissait que d'un exil provisoire mais on ne pouvait pas en préciser dès à présent la durée ; cela dépendrait des événements.* »⁸

En clair, les autorités bolcheviques, qui venaient de transporter la capitale à Moscou, ne voulaient pas prendre le risque de voir des complots se nouer autour d'un des membres de l'ancienne famille impériale. Il fallait donc les éloigner de Pétrograd, trop proche des frontières, mais à cette époque leur sort était loin d'être décidé.

⁸ BRUMMER Constantin Fédorovitch, général, *Les derniers jours du grand-duc Nicolas Mikhailovitch*, Revue des Deux-Mondes, Novembre – décembre 1921, p. 248. Nous nous appuyerons beaucoup sur cet article dans notre récit, car il est l'une des seules sources fiables sur ces événements.



Constantin Fiodorovitch Brummer (1856-1930)
général-lieutenant et aide-de-camp de Nicolas Mikhaïlovitch

Le 30 mars, le Grand-duc et son aide-de-camp Brummer, accompagnés d'un « petit cuisinier » - le seul des anciens serviteurs qui aient accepté de le suivre – et d'un soldat, se fraient laborieusement un passage jusqu'à leur compartiment, luttant contre la cohue et franchissant péniblement les postes de contrôle où commissaires et soldats de l'Armée rouge arrêtent les voyageurs. Le train s'ébranle à 13 heures, et les exilés parviennent à destination à midi le lendemain.

L'accueil n'y est ni amical ni hostile : il n'y en a pas. Livrés à eux-mêmes, ils doivent trouver leurs bagages, pourchasser porteurs et traîneaux et découvrir leur nouvelle habitation, « *petite maison en bois au bord de la rivière. L'appartement se composait d'un vestibule, d'une chambre à coucher, d'un salon et d'une cuisine ; ni eau, ni électricité.* ».⁹

Le régime de Vologda n'est pas sévère. Dans ces journées du printemps 1918 où le jeune régime bolchevik lutte pour sa survie, où Trotski forge l'Armée rouge, où les Armées blanches prennent corps et se font de plus en plus menaçantes dans le sud de la Russie, Nicolas Mikhaïlovitch vit presque totalement coupé du monde. Son univers se réduit aux livres de la bibliothèque municipale, à des promenades dans la ville et dans ses environs immédiats, à de paresseuses conversations avec Georges Mikhaïlovitch et Dmitri Constantinovitch qui ont eux aussi opté pour Vologda.

Le Grand-duc écrivit quatre lettres à Frédéric Masson entre avril et décembre 1918, la première le 12 avril, dans laquelle il décrit son état d'esprit lors de son arrivée à Vologda ; la seconde le 6 juin ; la troisième le 1^{er} juillet ; la dernière – billet griffonné à la hâte – le 24 décembre. Au moment de son installation à Volgograd, Nicolas Mikhaïlovitch est encore sous le coup des semaines éprouvantes qu'il a vécues à Pétrograd au mois de mars :

*« N'importe quand, mais j'ai l'espoir que d'une façon ou d'une autre ces lignes vous parviendront ; même si je suis sous terre, je désire que mon cri de détresse, de profond désespoir, d'une souffrance indescriptible parvienne jusqu'à vous, jusqu'à cette France que j'adore et avec laquelle de toute mon âme je partage journalièrement les angoisses. Malheureusement je suis encore sujet d'une nation qui a perdu toute notion de dignité, de bon sens, de loyauté et qui lâchement a trahi ses alliés en signant avec les boches la plus misérable et la plus méprisable paix séparée... [...] »*¹⁰

« [Ouritsky] est l'un des commissaires influents et président de la commission pour lutter avec la contre-révolution ». Il a la haine féroce des Romanoff et j'aurais bien voulu vous raconter en détail mes trois conversations avec ce rustre qui pose pour un Fouquier-Tinville et vous cite à chaque propos (mal à propos) les exemples de la Grande Révolution française. Malgré tout mon sang-froid, j'ai fini la troisième fois par éclater de rire à son grand étonnement, quand il m'avait annoncé avec pompe et dignité qu'on nous délivrerait un permis pour n'importe quel pays, seulement quand le prolétariat y remplacerait le gouvernement actuel¹¹. [...] »

« Depuis qu'ils [les Bolcheviks] sont au pouvoir, voilà déjà six mois, tout est mis sens dessus-dessous, depuis les banques et les ministères jusqu'à n'importe quelle industrie, sans parler des excès incroyables, de vexations les plus variées, de pillages et de meurtres légalisés – tout pour la gloire et le

⁹ BRUMMER, *op. cit.*, p. 250

¹⁰ ROMANOV, grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch. *La Fin du Tsarisme*, *op. cit.* p. 261

¹¹ ROMANOV, grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch. *La Fin du Tsarisme*, *op. cit.* p. 263

triomphe de ce maudit prolétariat qui, d'après leurs convictions, va absorber le monde entier civilisé. [...] Ils réussissent, car les masses populaires les suivent aveuglément, croyant à leurs promesses alléchantes, eux ne jouant que sur les passions les plus basses et les plus avilissantes qui tentent ce populo abruti, heureux d'avoir la sensation d'un pouvoir qu'ils comprennent à leur façon en volant, en pillant et en assassinant tout ce qui leur résiste. J'ai beau penser – je ne vois pas le salut nulle part, aucune lueur à l'horizon. Qui va rétablir l'ordre chez nous ? Les nôtres, je les considère comme incapables de cette tâche ; alors l'Etranger, les boches ou les alliés de jadis, ou les deux ensemble.

*
* *

Dès les lendemains de son arrivée, Nicolas Mikhaïlovitch se présente au président du Comité exécutif du Soviet de Vologda, « un Mingrélien nommé Eliava. Visite humiliante et pénible, qui pourtant se passa relativement bien »¹². Les deux hommes, lorsqu'ils se rencontrent, peuvent apprécier l'ironie de l'Histoire.

Agé de 35 ans en 1918, Eliava était né en Géorgie, tout comme Nicolas Mikhaïlovitch. Membre du parti bolchevik dès 1904, il avait participé l'année suivante aux soulèvements de Tiflis et de Koutaisi que le grand-duc avait suivi en tremblant pour sa belle propriété de Borjom ; envoyé en relégation en 1911 dans le gouvernement d'Olonetz, il était rentré à Saint-Petersbourg pour y collaborer à la Pravda, avant d'être de nouveau exilé en 1915 – à Vologda ! La révolution de Février l'avait trouvé sur place où il avait pris les choses en main, devant premier président du Soviet de la région de Vologda. A l'été 1918, Eliava avait déjà « fait le tour » de sa province et aspirait à de plus hautes fonctions. Avant la fin de l'année, il serait élu membre du Comité central exécutif à l'occasion du IIe congrès panrusse des Soviets, et quitterait Vologda pour Moscou où il serait aussi membre du Conseil du Commissariat du Peuple au Commerce et de l'Industrie.



*Shlava Zourabovitch Eliava (1883-1937),
président du Comité exécutif du Soviet de la région de Vologda (janvier – décembre 1918)*

On n'a pas de traces des sentiments d'Eliava à l'égard des grands-ducs. La liberté dont il les laissa bénéficier montre qu'il ne faisait sans doute pas partie de ceux qui estimaient avoir des revanches à prendre sur les Romanov. Tout préoccupé de l'évolution de la guerre civile et de ses objectifs personnels, le président du Soviet voulait sans doute éviter les accrocs, sans se montrer inhumain surtout en présence de témoins tels que les membres des missions diplomatiques alliées, réfugiées à Vologda à l'époque où l'avance allemande laissait craindre la chute de Péetrograd.

La prudence d'Eliava était de sage politique. Brummer nous indique en effet¹³ que « A cette époque, résidaient à Wologda les ambassadeurs de France, d'Angleterre, d'Italie, d'Amérique du Japon et les représentants des ambassadeurs du Danemark et de la Suède. Tout le monde alors espérait qu'il se produirait une intervention des Puissances étrangères : on ne doutait pas que les jours des gouvernants bolchévistes ne fussent comptés ».

¹² BRUMMER, *op. cit.*, p. 250

¹³ BRUMMER, *op. cit.*, p. 251

Par goût autant que par intérêt, Nicolas Mikhaïlovitch entretient des échanges fréquents avec les diplomates français. Leurs gouvernements ayant rompu avec la Russie, les diplomates de l'Entente vivent eux aussi dans le brouillard de cette période confuse où l'intervention alliée n'a pas encore été décidée, mais où la paix séparée avec l'Allemagne a brouillé les nouveaux maîtres de la Russie avec les anciens alliés de celle-ci. Jeune diplomate français, Louis de Robien a laissé un témoignage¹⁴ sur le Grand-duc tel qu'il le vit à Vologda au printemps 1918 :

Vologda, samedi 27 avril 1918

J'ai fait aujourd'hui une longue visite au grand-duc Nicolas Michel. Il est installé dans deux chambres au premier étage d'une maison en bois au fond d'une cour et m'a reçu dans une petite pièce meublée d'une manière plus que modeste, avec une simple nappe sur la table. Assis dans un mauvais fauteuil de cette pauvre chambre je songeais au vaste palais du Quai de la Cour... aux salons remplis d'œuvres d'art et de souvenirs historiques... aux boiseries du Conseil des Cinq Cent qui ornaient son cabinet de travail.

Le grand-duc ne se fait guère d'illusions : il constate bien que tout le monde en a assez des bolcheviks mais pense qu'il n'y a personne pour leur donner le dernier coup et, comme le disait un commissaire lui-même : « Nous sommes morts, il est vrai, mais je ne vois pas encore le fossoyeur ». [...]

Le grand-duc m'a dit que, pour le moment, on le laissait assez tranquille, ainsi que le grand-duc Georges qui est aussi à Vologda, mais il est inquiet pour l'avenir. Les bolcheviks se méfient du soviet local qui, comme dans tous les gouvernements du nord, est modéré. C'est pour la même raison qu'ils n'ont pas laissé à Viatka le grand-duc Serge et les princes Constantinovitch, qui ont été transférés dans l'Oural à Alachevski, dans un centre où les ouvriers sont en majorité et ont un esprit très différent des braves moujiks de Viatka. Le grand-duc Paul est toujours à Tsarskoïe et a seul échappé à la proscription grâce, dit-on, aux démarches de la princesse Paley, et cela ne contribue pas peu à l'amertume du grand-duc envers eux. »

Bien que ménagé par les autorités bolcheviques, le Grand-duc ne goûte pas le renouveau du printemps, qui chasse peu à peu la neige et la glace. Ses journées sont vides et obéissent à un rituel monotone, très frustrant pour cet homme ordinairement actif et avide d'échanges intellectuels. Brummer nous en donne une peinture¹⁵ qui rehausse la valeur des rares lettres reçues par Nicolas Mikhaïlovitch, dont celles de Frédéric Masson :

Voici quelle était la journée du Grand-Duc. Il se levait à huit heures du matin, faisait sa toilette, prenait son café et jusqu'à midi, heure du déjeuner, écrivait, lisait, se promenait sur les bords de la rivière, ou allait voir son cousin le grand-duc Dimitri. Vers les quatre heures, et seulement de temps en temps, il allait en ville pour voir quelqu'un, ou pour visiter un musée, une ancienne église, une boutique d'antiquaire ; il y avait pas mal d'ancienne porcelaine russe et d'anciens meubles en acajou. Vers les six heures il était toujours rentré ; nous dinions à sept, presque toujours en tête-à-tête. Le soir, nous allions quelquefois chez nos voisins d'appartement ; on causait, on prenait le thé, on faisait des patiences. A onze heures, on allait se coucher.

La pire souffrance pour le Grand-duc était l'inaction à laquelle il était réduit : il s'y ajoutait l'ennui du manque de livres ; car il était presque impossible de s'en procurer à Wologda, surtout des livres français. Sa seule consolation, c'était les lettres qu'il recevait de ses amis, - de M. Frédéric Masson, du prince G. C... de Crimée¹⁶, de M. K... et de Mme M... de Pétrograd, de la comtesse B... de Finlande, et puis les lettres fréquentes de son intendant. Tous les dix jours, l'événement était l'arrivée de son chauffeur M. Léon Renhold, un Français, qui apportait la correspondance de Pétrograd. Lui aussi nous berçait de l'espoir que la fin du bolchévisme était proche.

La lettre du 6 juin à Frédéric Masson retranscrit les sentiments du Grand-duc :

« Les journées se suivent et se ressemblent. [...] Je ne puis me plaindre de l'existence ici, elle est d'une monotonie désespérante, mais les soviets locaux sont doux et polis et me laissent une liberté entière pour tous mes mouvements. [...] La monotonie de notre existence ici est vraiment assez dure à supporter, mais je vous avoue que l'homme est ainsi fait pour s'habituer à toutes les misères. J'ai eu la patience, n'ayant pas de livres historiques avec moi, de relire tous les auteurs russes depuis Pouchkine jusqu'à Dostoïevski, et cette privation d'une lecture intéressante [sic !] est la plus pénible [...]»¹⁷ Mon fidèle Brummer est toujours ici, touchant d'abnégation, mais comme ressource intellectuelle, c'est

¹⁴ de ROBIEU Louis, *Journal d'un diplomate en Russie 1917-1918*, Albin Michel, 1967, p. 278

¹⁵ BRUMMER, *op. cit.*, p. 251

¹⁶ Probablement Georges Cherwachidzé, attaché à l'Impératrice douairière Maria Feodorovna

¹⁷ ROMANOV, *grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch. La Fin du Tsarisme*, *op. cit.* p. 271

*maigre. L'absence de culture des gens locaux est frappante. [...] Je prends mes précautions pour ne pas me rouiller dans un marasme inutile, garder ma bonne humeur, conserver ma santé et ne pas me laisser aller à un ramollissement précoce. J'y arrive non sans peine et les journées continuent à se passer les unes après les autres avec ces nuits claires que je déteste car cela prolonge cette nostalgie d'une activité quelconque. J'ai pu mettre sur le papier toute sorte d'anciens souvenirs, des notes biographiques sur des gens que j'avais connus, des descriptions de voyages en France, en Espagne, en Italie, au Caucase, des récits de mes chasses variées – tout cela vous retrempe dans le passé et c'est un soulagement.*¹⁸

*
* *

¹⁸ ROMANOV, grand-duc Nicolas Mikhailovitch. *La Fin du Tsarisme*, op. cit. p. 274. Ces notes ne paraissent pas se trouver dans les Archives de la Fédération de Russie. Soit elles ont été perdues, soit elles sont encore conservées dans le dossier du Grand-duc au FSB, héritier lointain de la Tchéka et de ses multiples avatars. Ayant hérité du goût profond pour les archives de la bureaucratie tsariste, les Organes soviétiques ont permis la conservation jusqu'à nos jours d'une masse de documents saisis sur d'illustres personnages au moment de leur arrestation (cf. par exemple le livre *Les Archives littéraires du KGB*).

II – Espoirs déçus

Vologda – Été 1918

Si tout paraissait immuable dans la petite ville de Vologda¹⁹, les événements s'accéléraient dans la Russie livrée à la guerre civile. Guettant toutes les nouvelles, à l'affût du moindre ragot, Nicolas Mikhaïlovitch et ses compagnons d'infortune continuaient leur vie temporairement suspendue hors du monde, reconstituant une petite « société » et échangeant des amabilités avec l'ambassadeur de France Noulens qui se souvient de lui dans ses Mémoires²⁰ :

Pendant mon séjour à Vologda, j'avais eu l'occasion de retrouver le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch, correspondant de l'Institut de France, qui, sous l'ancien régime, était considéré comme l'homme le plus libéral de la famille impériale. Mes relations avec lui étaient empreintes d'une grande sympathie. Diverses personnalités françaises de la littérature ou des beaux-arts l'avaient recommandé à toute ma sollicitude. Le grand-duc passait pour léguaire à l'Institut une partie de ses collections de l'époque napoléonienne. Ces témoignages acquis d'attachement à la France auraient suffi, d'ailleurs, pour lui mériter de ma part un traitement particulier.

On l'avait arraché au palais qu'il possédait sur les rives de la Néva, à faible distance de l'ambassade de France, et on lui avait assigné comme résidence une petite villa voisine de la Vologda, où il menait une existence bourgeoise, entouré de la considération et du respect des petites gens des environs. Je me rappelle lui avoir fait une visite pendant les premiers jours de mai. C'était un homme grand et fort, de belle prestance, mais un peu lourde. Il avait le regard à la fois dominateur et doux des Romanov. Je le revois tel que je l'avais connu à Pétrograd.

Il s'entretenait des événements avec calme et s'abstenait de toute violence de langage contre les dirigeants de son pays. Ce n'était pas seulement par prudence. Il croyait sincèrement à un égarement momentané des masses et comptait sur leur bon sens pour ramener des temps prospères.

« Notre peuple est si bon, disait-il, et nos paysans si sages ! Ils ne tarderont pas à regretter les excès auxquels on les entraîne, et à les désavouer. Ils se confieront alors aux hommes qui sauront rétablir l'ordre sur des bases libérales²¹ ». [...]

Au commencement de juillet, le Comité de régénération de la Russie, le groupement de Savinkov, les troupes cosaques de Dourov dans l'Oural, d'Alexeïef et de Krasnof dans le Donetz, stimulés par l'avance victorieuse des Tchèques, semblaient mettre en péril l'existence du gouvernement soviétique. Les Commissaires du peuple, devant cette menace, n'hésitèrent pas à chercher leur salut dans une recrudescence de terreur.

Face à cette brutale tension dans l'atmosphère, les relégués de Vologda pouvaient naturellement songer à profiter de la liberté relative qui leur était offerte pour s'échapper. Brummer témoigne que le moyen en avait même été trouvé :²²

Nous avions sur la rivière un canot à notre disposition ; en moins de cinq minutes, on pouvait passer d'une rive à l'autre. Le Grand-duc faisait des excursions en canot ; il allait le plus souvent dans un monastère situé non loin de la ville, sur les bords de la rivière ; c'était pour lui une distraction. Cependant les bateaux à vapeur qui font le trajet entre Wologda et Arkangel reprirent leur service. L'idée de fuir vers le nord ne pouvait manquer de nous venir à l'esprit. Mais le risque était grand, l'argent faisait défaut ; et d'ailleurs, en admettant même la possibilité d'une évasion, le Grand-duc aurait par là compromis son frère et son cousin. Il ne s'est donc jamais arrêté à cette idée.

Et pourtant, le courant des événements n'incitait pas à l'optimisme. Les Bolcheviks étaient partout soumis à la pression de leurs adversaires. Le point d'orgue en ces premiers jours de juillet 1918 fut le soulèvement de Iaroslav²³ orchestré par Boris Savinkov, ancien chef du groupe de combat du parti socialiste-révolutionnaire et adjoint au ministre de la Guerre à l'époque du Gouvernement provisoire. Les « rebelles » parvinrent à renverser les chefs bolcheviks locaux et à prendre le contrôle de la ville. Mais l'Armée rouge put intervenir avant que la

¹⁹ Vologda comptait 70 000 habitants en 1917 - <https://fr.wikipedia.org/wiki/Vologda>

²⁰ NOULENS Joseph, *Mon ambassade en Russie soviétique (1917-1919)*, Tome Second. Plon, 1933, p. 133

²¹ Nous voyons sans doute ici un sursaut des ambitions politiques du Grand-duc, qui se considérait à coup sûr comme l'un de ces hommes.

²² BRUMMER, *op. cit.*, p. 254

²³ Iaroslav - <https://en.wikipedia.org/wiki/Yaroslavl>

révolte ne fasse tache d'huile ; les hommes de Savinkov furent à leur tour écrasés. Commencée le 6 juillet, l'insurrection était matée dans le sang le 21. Elle avait pourtant fait suffisamment peur aux Bolcheviks pour qu'ils renforcent encore leur régime de terreur, avec des conséquences fatales pour tous les membres de la Famille impériale encore entre leurs mains. Et pourtant, tout avait été relativement calme jusqu'à la fin du mois de juin :²⁴

Il faut dire aussi que personne n'imaginait que les choses dussent prendre la tournure tragique qu'elles allaient avoir dans un si proche avenir. Le soulèvement de Iaroslav venait de commencer et de nouveau tout le monde était plus que jamais rempli d'espoir. L'armée rouge subissait des pertes énormes. Les commissaires bolchévistes se montraient inquiets, et d'arrogants devenaient plats. De Pétrograd on nous écrivait de source sérieuse que cette fois, il n'y avait plus de doute possible : c'était le commencement de la fin. Hélas ! Toutes ces espérances devaient bientôt s'effondrer. La ville de Iaroslav fut reprise par l'Armée rouge, qui exerça de terribles représailles. A Pétrograd, il n'y eut aucun mouvement. Les commissaires retrouvèrent tout leur aplomb. Déjà, on touchait à la fin du mois de juin. Déjà, on commençait à faire des provisions de bois pour l'hiver, car dans ces contrées septentrionales l'été est de courte durée. Et, aucun indice n'annonçant que le sort des captifs dût s'améliorer, le Grand-duc envisageait avec tristesse la perspective de passer l'hiver à Wologda.

Mais la mémoire de Brummer le trahit car le Grand-duc ne jouissait déjà plus de sa liberté au moment des événements de Iaroslav : il avait été arrêté à l'instar des trois autres Romanov résidant à Vologda. Louis de Robien note ainsi dans son journal en date du 1^{er} juillet²⁵ :

Les bolcheviks paraissent inquiets depuis quelques jours. [...] A Vologda même, sur ordre du commissaire Ouritsky de Pétrograd, on a arrêté le grand-duc Nicolas Michel, ainsi que les grands-ducs Georges Michel et Dimitri Constantinovitch et on les a enfermés à la prison. L'ambassadeur a fait protester à Moscou par notre consul contre l'incarcération du grand-duc Nicolas Michel qui, en sa qualité de membre de l'Institut de France, est notre protégé, et a demandé à Scavenius²⁶ d'intervenir à Pétrograd en notre nom. Ce geste fait honneur à M. Noulens : jusqu'à présent note gouvernement s'est conduit comme un goujat vis-à-vis de la famille impériale devant laquelle nos hommes politiques rampaient à plat ventre quand le czar était sur le trône.

La version de Noulens²⁷ est comme on s'en doute moins tranchée. L'ambassadeur se perd d'ailleurs un peu dans les détails, car l'arrestation des Grands-ducs à Vologda fut préventive, l'ordre de les emmener à Pétrograd n'arrivant que trois semaines plus tard :

[...] l'ordre était donné d'arrêter et de conduire à Pétrograd les grands-ducs Nicolas et Georges Michailovitch et Dimitri Constantinovitch qui étaient encore à cette époque en liberté surveillée à Vologda. Il portait la signature du sanguinaire Ouritzki, commissaire du peuple à Pétrograd. L'un des secrétaires de l'ambassade, M. de Robien, alla de ma part saluer le grand-duc Nicolas au moment où il montait dans le train. Conformément aux instructions que j'avais reçues et en m'inspirant de mes propres sentiments, j'invitai notre Consul général à Moscou à se rendre auprès de Tchitchérine²⁸ pour lui demander, au nom du gouvernement français, que la sécurité du grand-duc fût garantie. Le ministre de Danemark à Pétrograd, M. de Scavenius, voulut bien, de son côté, faire une démarche analogue auprès d'Ouritzki.

De fait, l'un des mystères dans le destin de Nicolas Mikhailovitch fut la relative mollesse avec laquelle ce grand ami de la France fut défendu par les représentants de celle-ci. Noulens s'efforce manifestement d'écarter ces soupçons dans ses Mémoires, en évoquant à la fois ses « instructions » et ses propres sentiments. Si instructions il y eut, elles sont à l'honneur du ministre qui les donna. Mais elles ne furent suivies que de peu d'effets concrets. Sans doute pourra-t-on objecter que l'été de 1918 ne se prêtait guère à une action diplomatique en faveur d'un Romanov : les troupes alliées débarquaient alors à Mourmansk avec des intentions pour le moins ambiguës à l'égard des Bolcheviks. Mais force est de constater qu'ici la France ne fit rien d'autre que des représentations qui n'impressionnèrent pas le moins du monde les féroces Commissaires. Elle abandonna les Grands-ducs à leur destin en 1918 comme elle avait abandonné Nicolas II et sa famille au leur en 1917.

²⁴ BRUMMER, *op. cit.*, p. 254

²⁵ de ROBIEN Louis, *op. cit.*, p. 304

²⁶ SCAVENIUS Harald, ambassadeur de Danemark en Russie. Resté à Pétrograd, il était chargé d'affaires pour la France depuis la rupture des relations diplomatiques entre Paris et le gouvernement bolchevik.

²⁷ NOULENS Joseph, *op. cit.*, p. 135

²⁸ TCHITCHERINE Georgui Vassilievitch (1872-1936), commissaire du peuple aux Affaires étrangères du 9 avril 1918 au 21 juillet 1930.

Mais revenons au 1^{er} juillet et à l'arrestation de Nicolas Mikhaïlovitch, relatée par Brummer²⁹. Le Grand-duc vit alors ses derniers instants de liberté, même relative :

Le 1^{er} juillet, un lundi, à une heure et demie de l'après-midi, nous venions de finir notre déjeuner et prenions le café quand nous aperçûmes par la fenêtre deux automobiles arrêtés devant la porte cochère de notre cour. Deux individus, l'un en civil, l'autre en uniforme militaire, sortirent de l'une des automobiles où se trouvaient aussi plusieurs soldats. Ils traversèrent la cour et sonnèrent à notre appartement. J'allai leur ouvrir. L'individu en civil demanda à voir l'ex-grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch Romanoff. Je le fis entrer. Il monta le petit escalier qui menait dans notre vestibule. Laisant son acolyte au bas de l'escalier, il entra dans la salle à manger. C'était un tout jeune homme, blond, de figure ouverte et de haute taille. Il salua les deux Grands-ducs³⁰ et, avec une politesse recherchée, les informa qu'il était envoyé par le président des soviets de Wologda, Vétchokine, faisant l'intérim d'Eliava, avec ordre d'arrêter les trois ex-Grands-ducs qui se trouvaient dans la ville, - Nicolas Mikhaïlovitch, Georges Mikhaïlovitch et Dimitri Constantinovitch. Il ajouta, toujours avec la même politesse, que pour lui, il ne faisait qu'exécuter l'ordre reçu ; et, en manière de preuve, il exhiba un télégramme de Pétrograd signé d'Ouritsky.

[...] Le lendemain, mardi 2 juillet, nous allâmes, le colonel Karotchineff et moi, trouver le président du Conseil des Soviets de Wologda. Il nous reçut avec condescendance et nous dit qu'il ne s'expliquait pas cette arrestation, que le Soviet de Wologda ne l'approuvait pas, mais qu'il n'était pas en son pouvoir de l'empêcher, vu que l'ordre émanait d'Ouritski lui-même. Il nous promit de faire tout le possible pour rendre aux prisonniers leur détention moins dure et ajouta que pour procéder à cette opération il avait choisi, en la personne de Condé, celui de ses secrétaires qui était le mieux élevé. Il nous autorisait à aller voir les prisonniers dès aujourd'hui, mais nous devrions, chaque fois, demander des permis à Condé. Nous le priâmes de télégraphier à Ouritsky pour demander que l'emprisonnement fût commué en arrestation domiciliaire. Il nous le promit. L'arrestation du grand-duc Nicolas lui semblait particulièrement incompréhensible. « Un homme de cet âge, et qui jamais ne s'était occupé de politique ! ». Son avis était que tous les trois avaient été arrêtés uniquement parce qu'ils étaient des Romanoff.

Le président du Soviet par interim tient parole : Nicolas Mikhaïlovitch est pourvu de tous les objets indispensables à la survie d'un intellectuel : « papier, crayons, plume, encre, cigares, cigarettes, même des livres » dit Brummer. Bien qu'impuissante, l'ambassade de France continue à se soucier de lui³¹, démontrant au moins aux autorités locales qu'elle reste attentive à son sort :

Vologda, mercredi 3 juillet 1918. J'ai pu avoir quelques nouvelles des grands-ducs qui sont incarcérés à la prison de la ville où ils sont relativement assez bien traités. On leur permet de se promener dans le petit jardin et de se voir entre eux, et le chef de la prison, qui paraît un brave homme, ferme les yeux le plus qu'il peut sur les visites de l'extérieur. Ils ont chacun une chambre et peuvent se faire apporter leurs repas. Le grand-duc Nicolas Michel a conservé un excellent moral et ne se plaint de rien, si ce n'est de l'odeur des W.-C. Il est d'ailleurs très courageux et prend son malheur en vrai gentilhomme. J'ai su qu'il y a quelques temps, alors qu'il était libre, il était resté deux jours sans pain... Ce doit être dur, quand on pense que c'était un grand-duc il y a quelques mois !

La routine s'installe à nouveau dans cette nouvelle étape de la descente aux enfers du Grand-duc. Le fidèle Brummer, qui visite son ami tous les jours si la permission lui en est donnée, témoigne du fait ³²que le régime pénitentiaire de Vologda restait assez souple :

Le régime adopté pour les grands-ducs Nicolas et Georges fut le suivant : le matin on leur portait le café, à midi et demi le déjeuner et vers les sept heures et demie le dîner. Le grand-duc Dimitri recevait ses repas séparément. Vers les quatre heures, nous nous rendions à la prison. Il fallait pour cela aller de grand matin au soviet et demander des permis chez Condé. Après quelques jours, on laissa les portes des cellules ouvertes : les détenus purent se promener librement dans le corridor de la prison, et descendre dans la petite cour. Par bonheur, nous avons une série de belles journées d'été. La prison affectait la forme d'un long corridor, avec des cellules des deux côtés. On y accédait par deux cours, dont l'une avait une porte en fer toujours fermée à clef ; la clef se trouvait chez le gardien-chef. La

²⁹ BRUMMER, op. cit., p. 255

³⁰ Georges Mikhaïlovitch était chez son frère à ce moment-là et ils furent arrêtés ensemble.

³¹ de ROBIEN Louis, op. cit., p. 306

³² BRUMMER, op. cit., p. 257

cellule du grand-duc Nicolas était une grande pièce avec deux fenêtres donnant sur la cour, une table au milieu, un banc de bois contre le mur. Son lit de camp, qu'on lui avait apporté, avait été disposé au milieu de la pièce, à côté de la table, mesure contre l'humidité et les insectes.

Ces visites cachent cependant une activité frénétique en faveur de la libération des prisonniers. Brummer envisage toutes les éventualités³³ et s'en entretient à voix basse avec Nicolas Mikhailovitch :

Dès les premiers jours de l'arrestation des Grands-ducs, quelques personnes avaient projeté de les faire évader. La tentative était singulièrement risquée : il fallait pénétrer dans la prison, venir à bout du corps de garde composé d'une demi-douzaine de soldats lettons armés, faire sortir les Grands-ducs, les mettre en automobile, partir avec eux. Avertis de ce plan d'évasion, les Grands-ducs s'y opposèrent énergiquement. [...]

[6 juillet] Le bruit circulait que les représentants des Puissances étrangères auraient présenté aux soviets une note collective demandant la libération des Grands-ducs. Cette note aurait été portée à Moscou par un envoyé spécial. En fait, un des ambassadeurs que je rencontrai m'exprima ses condoléances, manifesta le plus vif intérêt pour le sort des Grands-ducs, m'affirmant qu'il avait fait une démarche et protesté au nom de son pays contre l'arrestation du Grand-duc Nicolas Mikhailovitch. [...]

[16 juillet] Aujourd'hui, nos détenus redoublent d'espérance. Des bruits qui courent la ville sont parvenus jusqu'à eux : les armées des Alliés auraient occupé Pétrozavodsk et s'approcheraient de Zvanka... Je n'ai pas voulu les détromper, mais je prête fort peu de créance à tous ces racontars. [...]

[19 juillet] En rentrant j'ai de nouveau rencontré un des ambassadeurs ; il m'a dit avec tristesse qu'il était désormais impuissant à rien obtenir.

La chronologie est ici d'une importance capitale. Car le destin des autres membres de la famille Romanov bascule pendant l'incarcération du Grand-duc à Vologda. Le 12 juin, Michel Alexandrovitch, frère de Nicolas II et tsar d'un jour, est emmené dans la forêt par ses gardiens et disparaît à tout jamais. Le Soviet de Perm fait courir le bruit d'une évasion. Dans la nuit du 17 au 18 juillet, à Alapaievsk, le grand-duc Serge Mikhailovitch et la grande-duchesse Elisabeth Fedorovna, ainsi que les princes de Russie Ioann, Igor et Constantin Constantinovitch, le prince Vladimir Paley et leurs derniers serviteurs, sont assommés et jetés vivants dans un puits de mine. Aucun n'en réchappe. Vingt-quatre heures plus tôt, à Ekaterinbourg, avait eu lieu le massacre de l'ancien tsar et de sa famille. Dès lors, sans qu'ils le sachent encore, les prisonniers de Vologda ne sont plus que des survivants dont le sort ne tient qu'à un fil : la volonté d'Ouritski, président de la Tcheka de Pétrograd. Mais les nouvelles filtrent rapidement jusqu'à Vologda et les journaux annoncent la mort du tsar³⁴:

Samedi 20. Comme je revenais ce matin du soviet, quelqu'un me dit que, d'après un bruit qui courait, l'empereur aurait été fusillé à Ouralsk. Indigné, je fais taire mon interlocuteur. A peine l'avais-je quitté, j'entends les porteurs de journaux annoncer à haute voix la terrible nouvelle. Je prends un journal : elle y est en première page, en lettres énormes.

[Le Grand-duc] m'arracha des mains le journal, y jeta un coup d'œil, eut un sanglot et répéta deux fois : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! Est-ce possible qu'ils aient commis ce crime ? [...]

En ce moment on entendit un pas dans l'escalier. C'était Condé. Il confirma la nouvelle et ajouta qu'on venait de recevoir d'Ouritsky par télégramme l'ordre de transférer les trois ex-grands-ducs à Pétrograd ; le départ était fixé au lendemain, dimanche, à midi.

Les polémiques durent encore quant à l'assassinat de Nicolas II et de sa famille. A-t-il réellement été ordonné par Lénine ? Nous ne prétendons bien sûr pas résoudre cette énigme. Notons pourtant la grande proximité dans le temps de la liquidation des membres de la famille impériale emmenés en Sibérie : à Perm, à Alapaievsk, à Ekaterinbourg, les exécutions se succèdent à quelques jours d'intervalle, dans un moment où les Armées blanches et la Légion tchécoslovaque se rapprochent dangereusement des prisonniers. A l'inverse, les grands-ducs de Vologda sont « mis en sûreté » mais ne souffrent d'aucun mauvais traitement. Ce détail pourrait indiquer que la décision fut celle des Soviets sibériens plutôt qu'un ordre émanant d'une autorité centrale. Nous reviendrons d'ailleurs bientôt sur le fait qu'il est tout-à-fait erroné de se représenter Lénine comme le maître absolu des Bolcheviks et des Soviets en 1918. L'hypothèse d'une « panique » des Soviets locaux face à l'avance de leurs ennemis, mêlée à un vif désir de ne pas laisser les Romanov « s'en sortir vivants », nous paraît donc assez crédible.

³³ BRUMMER, *op. cit.*, p. 258

³⁴ BRUMMER, *op. cit.*, p. 261

D'un point de vue politique enfin, Lénine était occupé à construire un Etat et devait tenir compte de l'Allemagne, avec laquelle il venait de conclure une paix fragile. Or le Kaiser avait, semble-t-il, témoigné à plusieurs reprises sa sollicitude pour les Romanov prisonniers des Bolcheviks. Massacrer une de ses cousines (l'impératrice Alexandra Feodorovna, sœur du grand-duc de Hesse) risquait de ranimer les hostilités, chose à éviter quand bien même l'essentiel des forces allemandes avait déjà été ramené à l'Ouest. Enfin, nul ne pouvait vraiment mesurer l'attachement du peuple russe à la personne sacrée du Tsar. Bien que déposé et devenu une non-entité sur l'échiquier politique, son « martyr » pouvait susciter des ennemis aux Soviétiques, à un moment déjà critique où ils luttèrent pour leur survie. Le bilan d'une telle décision apparaissait donc fortement négatif, à moins qu'il ne se fût agi d'un acte désespéré destiné à démontrer la détermination des Rouges. Le débat fait encore rage chez les spécialistes.

Louis de Robien rend en tout cas compte³⁵ du malaise certain régnant chez les autorités de Vologda et de la décision d'Ouritski de parer à toute éventualité en ramenant les Grand-ducs en sûreté à Pétrograd :

Vologda, dimanche 21 juillet 1918. L'horrible forfait d'Ekaterinbourg semble avoir déchaîné une panique chez les bolcheviks. Sur un ordre du commissaire Ouritsky de Pétrograd, les grands-ducs ont été transférés aujourd'hui de leur prison de Vologda à Pétrograd.

J'ai pu m'approcher de la voie de garage où était le wagon où ils ont été conduits par une escorte de gardes rouges, et j'ai pu serrer la main du grand-duc Nicolas Michel qui était admirable de courage. Pourtant son séjour à la prison l'a beaucoup vieilli et il avait l'air très fatigué. Je n'ai pu rester qu'un instant, car le commissaire qui accompagnait les grands-ducs a fait éloigner ceux qui s'étaient rapprochés du wagon. Cet individu vêtu d'une veste de smoking avec une grande cravate noire, fumant avec ostentation sur la plate-forme du wagon, est un des plus antipathiques que j'aie jamais rencontrés... et si jamais nous revenons en maîtres ici, j'aurai plaisir à lui faire passer un mauvais quart d'heure...

Du reste, quand le wagon a été attaché au train ordinaire de Pétrograd, il a changé d'attitude car la foule était visiblement sympathique aux prisonniers. Il est devenu obséquieux et a cru devoir me dire : « J'ai un nom français, je m'appelle Condé... ». Je lui ai répondu : « Le nom seulement, monsieur, heureusement pour la France... ». Il a fait semblant de ne pas comprendre et m'a laissé m'approcher de nouveau et parler librement aux grands-ducs. J'ai pu leur dire que l'ambassadeur ferait tout ce qu'il pourrait pour eux et pu me charger de leurs commissions. Gentil et Armour, qui sont arrivés à ce moment, ont pu leur parler aussi. Le grand-duc Nicolas Michel nous a demandé de tenir au courant son ami Frédéric Masson. Il nous a parlé de l'assassinat de l'empereur qui lui a porté un coup terrible... Il est très calme et envisage son sort avec sérénité mais ne se fait guère d'illusions.

On note d'après la remarque de Robien, la « libération » de Vologda n'était pas exclue vers la fin juillet 1918. L'état se resserrait autour des Commissaires, et la situation allait bientôt encore empirer pour leurs malheureux prisonniers.

*
* *

³⁵ ROBIEN, *op. cit.*, p. 307

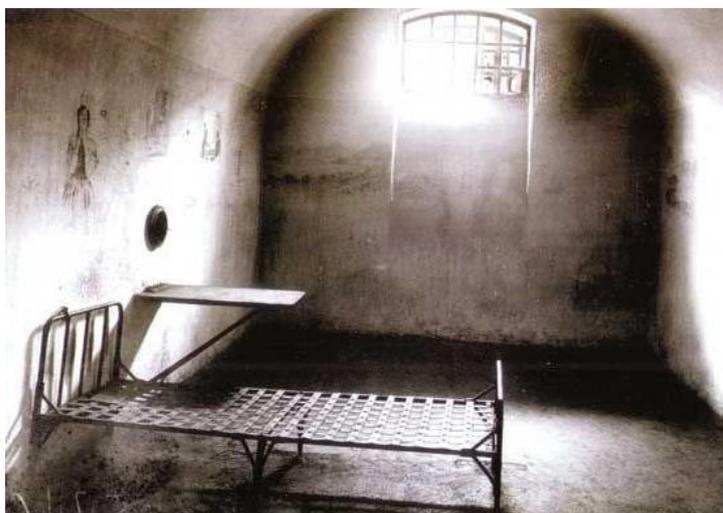
III – Otages

Petrograd, automne 1918

Le trajet de Vologda à Pétrograd se fit dans un état d'esprit facile à comprendre. Quelques mois auparavant, la relégation avait paru une déchirure aux grands-ducs quittant leurs palais et rompant pour un temps indéterminé avec leur existence et leurs affections. A présent, leurs proches avaient été massacrés, et ils restaient les seuls Romanov encore aux mains des Bolcheviks à l'exception de Paul Alexandrovitch, malade de la tuberculose, et de Gabriel Constantinovitch, qui survivait à Pétrograd en bénéficiant d'une liberté précaire. Il était facile de penser que plus la situation des « Rouges » empirerait, et plus leur sort risquait d'être funeste.

D'abord internés dans les locaux de la Tchéka, les grands-ducs sont interrogés par Ouritski qui, selon l'historienne russe Ioulia Koudrina,³⁶ leur aurait déclaré que les Bolcheviks étaient prêts à les libérer en échange des « leaders » sociaux-démocrates Rosa Luxembourg et Karl Liebknecht détenus par le gouvernement allemand. Pour le reste, la détention des Romanov était « une mesure destinée à assurer leur sécurité ». Et aussi étrange que cela puisse paraître, les propos d'Ouritski sonnent assez juste en regard de ce que nous avons évoqué précédemment quant aux relations délicates entre le « centre » bolchevik et les Soviets des provinces. Les Bolcheviks ne savaient pas quoi faire des grands-ducs et étaient prêts, dans le courant du mois d'août, à s'en débarrasser en les utilisant comme monnaie d'échange. Cela explique sans doute que même une fois incarcérés, les Romanov furent d'abord soumis à un régime pénitentiaire relativement privilégié leur permettant de sortir de leurs cellules.

La prison où les grands-ducs furent conduits après leur entretien avec Ouritski était surnommée la « Shpalernaïa », étant située à l'intersection de la rue Shpalernaïa (n°25) et de la perspective Liteini (n°4). Nicolas Mikhaïlovitch fut interné dans la cellule n°207, qui était longue de 5 mètres environ sur 3 de large, avec pour seul mobilier un lit et une table de fer.



Vue d'une cellule de la prison de Shpalernaïa

<http://www.torakid.com/statyi/a-vy-znayete-cto/pochemu-ostanovilos-solnce/>

Nicolas Mikhaïlovitch, Georges Mikhaïlovitch et Dimitri Constantinovitch sont bientôt rejoints³⁷ par Paul Alexandrovitch et Gabriel Constantinovitch, laissés jusqu'alors en liberté surveillée par égard pour leur santé fragile – tous deux étaient atteints de la tuberculose.

Rentré de Vologda vingt-quatre heures après le transfert des grands-ducs, l'infatigable Brummer s'informe immédiatement de leur sort :³⁸

³⁶ Кудрина Ю. В. Не было низменнее и злее... [KOU DRINA Iou. V. Il n'y avait pas plus vil ni méchant...]

http://www.hrono.ru/statii/2006/kudr_yu.php

³⁷ KOU DRINA Ioulia, op. cit.

³⁸ BRUMMER, op. cit., p. 262

La première chose que j'appris est que les Grands-ducs avaient été emmenés de la gare de Pétrograd directement à la Tchéka et qu'on les y avait retenus. On continuait à leur porter leurs repas. Quelques jours après, ils furent transférés de la Tchéka à la Spalernaïa avec ordre de leur appliquer le régime le plus sévère. Ils furent mis dans des cellules séparées : une fois par jour on les faisait sortir pour la promenade dans la cour, et trois fois par semaine, on permettait de leur apporter des provisions, des cigarettes, du linge. Il y avait un moyen de recevoir du Grand-duc et de lui envoyer de temps en temps clandestinement des lettres ou plutôt des billets ; mais il ne fallait en user qu'avec des précautions infinies. Nous apprîmes aussi que vers les quatre heures il pouvait sortir dans un corridor et s'approcher d'une fenêtre qui donnait sur la rue ; ainsi nous pûmes l'apercevoir à plusieurs reprises, à l'appui de la fenêtre, son cigare à la bouche, nous saluant de la main. A l'approche de l'automne, cette faveur fut supprimée.

Leurs gardiens les traitent bien. Ce sont tous des soldats et ils ne nourrissent pas contre les grands-ducs la rage des Gardes rouges. Après plusieurs jours de captivité, les prisonniers sont autorisés à se rassembler dans la cour, et obtiennent la permission de faire venir de l'extérieur du linge propre et des cigarettes.

Le prince Gabriel, neveu de Dmitri Constantinovitch, évoque cette période dans ses Mémoires ³⁹:

We got up at 7 o'clock in the morning. The sound of steps, doors banging, keys clanging became familiar sounds. We were taken for a walk before lunch, which was before 12 o'clock. The other prisoners were taken in groups, as for us – we were taken only by one and allowed to walk only along the eastern wall of the prison courtyard. At 12 o'clock we had lunch which consisted of soup and a piece of bread. [...] Dinner was brought at 6 p.m. We were permitted to drink tea between lunch and dinner. At 7 p.m. the prison was transferred to the night shift. Again as in the morning, the sound of footsteps, doors banging, keys clanging were heard. The majority of lights were switched off. Then the horrible silence set in. [...]

My meetings with my uncles went on. Usually we met during our walks and could exchange a few words. It was strange for me to see them dressed in civilian clothes. They always used to wear civilian military uniform. Now they looked so that one would not recognize them. Outwardly they always looked gay and joked with their watchmen. My uncle Nicholas Mikhailovitch (a historian) often left his cell when it was being cleaned. Sometimes in the evening at dinner time he stood at the windows-sill in the corridor or between the meals he kept on talking and joking with the watchmen. He wore an officer's service cap of khaki colour without a cockade and a tussore jacket. I remember him looking just like this during our last meeting in the corridor. The other uncles almost never left their cells.

Décidé à tout tenter pour sauver son maître et ami, Brummer renoue avec les tentations⁴⁰ qu'il avait déjà caressées à Vologda :

On m'avait signalé une dame que ses relations avec Ouritsky mettaient à même de nous rendre service : nous eûmes une entrevue. Elle me promit de s'informer s'il y avait une possibilité quelconque de faire quelque chose pour délivrer le Grand-duc. Je la revis quelques jours après, et elle me donna quelque espoir : nous entrâmes en pourparlers. [...] Sur ces entrefaites survint l'assassinat d'Ouritsky ; je fus arrêté le jour même, 30 août, et nos pourparlers rompus. A mon sortir de prison, douze jours après, je revis cette dame ; c'était vers la mi-septembre ; elle me dit que la mort d'Ouritsky rendait la chose beaucoup plus difficile, mais qu'elle continuerait quand même à s'en occuper. En effet, elle se mit en campagne et multiplia les efforts pour aboutir au résultat si ardemment désiré. Hélas ! Elle échoua complètement.

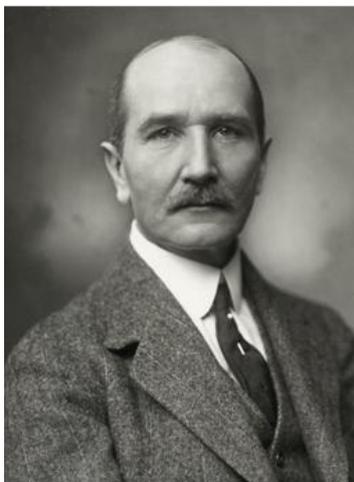
L'assassinat d'Ouritski le 30 août 1918, le jour même où Lénine échappa miraculeusement aux balles de Fanny Kaplan, marque le début d'une nouvelle époque dans le calvaire des grands-ducs et l'entrée en scène de deux nouveaux personnages : Harald Scavenius et Gleb Ivanovitch Boki.

*
* *

³⁹ ROMANOV Gabriel Constantinovitch, *Memories in the Marble Palace*, Gilbert's Books, 2009, p. 349

⁴⁰ BRUMMER, *op. cit.*, p. 262

Harald Scavenius était né en 1873⁴¹. Il avait en 1918 la mission délicate de représenter plusieurs nations ayant rompu les relations diplomatiques avec les autorités bolcheviques, en plus de ses propres tâches d'ambassadeur de Danemark. Mieux encore : témoignant en la circonstance d'un courage que peu égalèrent, ce personnage héroïque s'ingéniait à sauver le plus de monde possible des griffes de la Tcheka. C'est ainsi que plusieurs membres de la famille impériale lui furent sauvés la vie, sans parler d'un nombre important de familles de nobles et de notables qui parvinrent à s'échapper de Russie grâce à lui.



*Harald Scavenius (1873 – 1939),
ambassadeur du Danemark en Russie*

Scavenius avait une seconde raison de s'intéresser de près aux grands-ducs détenus à la Shpalernaïa. La reine de Danemark Alexandrine, épouse de Christian X, était la nièce de Nicolas et Georges Mikhaïlovitch par sa mère Anastasia. Le massacre d'un de ses oncles à Alapaïevsk et celui de Nicolas II et de sa famille à Ekaterinburg lui avaient fait comprendre qu'il était impossible de rester les bras croisés face au drame qui se jouait en Russie. Par motivation personnelle, mais aussi pour répondre au souhait du couple royal, Scavenius va tenter l'impossible pour sauver les grands-ducs. Dès le mois d'août, il parvient à initier une correspondance clandestine avec les prisonniers et s'efforce d'obtenir leur libération avec l'aide officielle de l'Allemagne.

L'autre personnage entrant sur notre scène n'est autre que le successeur d'Ouritski à la tête de la Tcheka de Pétrograd, Gleb Ivanovitch Boki⁴².



Gleb Ivanovitch Boki (1879 – 1937)
<http://protivpytok.org/sss/antigeroy-karatelnix-organov-sssr/bokij-g-i>

⁴¹ Harald Scavenius. La page Wikipedia en russe est nettement plus fournie que la page en anglais, ou même la page en danois.

⁴² Gleb Ivanovitch Boki https://fr.wikipedia.org/wiki/Gleb_Ivanovitch_Boki

Agé de 39 ans en 1918, Boki va jouer un rôle funeste dans notre histoire, jouant le contrepoint presque parfait de Scavenius. Né en 1879, en Géorgie à l'instar des Mikhaïlovitch et d'Eliava, il entre au parti social-démocrate (ancêtre des partis menchevik et bolchevik) dès 1900 et devient membre du comité exécutif de la section de Saint-Petersbourg. Participant ardent aux journées de 1905, il fait de nombreux séjours en prison ou en relégation jusqu'en 1917. La Révolution de Février le trouve membre du Comité central (TsIK) du bureau russe du Parti bolchévique, dont est plusieurs fois le délégué aux congrès du Parti. Il joue un rôle clef lors de l'insurrection du 25 octobre / 7 novembre en tant que membre du Comité militaire révolutionnaire de Petrograd. Naviguant dans les milieux tchékistes, « Vieux Bolchevik » et ayant fait ses preuves, il peut légitimement prétendre à succéder à Ouritski,

Dès le premier moment d'émotion passé, et Lénine étant heureusement sauf, les Tchékistes de Pétrograd mettent en place la « Terre rouge ». Une vague d'arrestations sans précédent frappe l'ancienne capitale. La presse bolchevique elle-même annonce en fanfare l'exécution sommaire de « 556 personnes appartenant à la classe bourgeoise »⁴³. Au total, ce seront entre 5 000 et 6 000 personnes qui seront abattues entre septembre et décembre 1918. Les bâtiments des ambassades et consulats occidentaux sont attaqués. Chaque jour, les journaux publient des listes de nouvelles victimes prises parmi les personnes déjà emprisonnées, sinistres nécrologies où figurent anciens ministres et opposants du régime.

L'ambassade de France, si l'on en croit Noulens⁴⁴, ne reste pas indifférente au grave danger couru par les grands-ducs :

Quelques semaines plus tard, ce dernier [Ouritski] était assassiné par l'étudiant juif Kanneghisser. Cet attentat coïncidait avec celui de Mme Kaplan contre Lénine. Ce fut le signal de l'exécution en masse de cinq cent otages, au premier rang desquels devaient figurer les membres de la famille impériale.

M. Binet, chancelier de l'ambassade de France, demeuré à Pétrograd, sentant le danger que courait le grand-duc Nicolas Michailovitch, s'empressa de renouveler nos instances en sa faveur. Un secrétaire danois, délégué par M. de Scavenius, l'accompagnait chez le remplaçant d'Ouritski. Il leur fut déclaré que le grand-duc Nicolas, de même que M. Kokovtsoff, ancien président du Conseil, avait été arrêté non, comme on le croyait, sur l'initiative des autorités de Pétrograd, mais en vertu d'ordres venus de Moscou, par application d'une mesure générale contre les Romanov et les anciens ministres du tsar.

Le fonctionnaire communiste donna à ses visiteurs, sur un ton aimable et détaché, force détails relatifs à l'arrestation du grand-duc. Il ajouta, comme pour rassurer M. Binet sur le sort du prisonnier : « Le grand-duc a connu mon père au Caucase et sait qui je suis. Non seulement personne n'a d'animosité contre lui, mais au contraire on le considère comme un homme sérieux et instruit. Il ne court certainement aucun danger. »

Mais ces paroles rassurantes sont démenties le 6 septembre, lorsque le journal « Commune du Nord » (Северной Коммуне) publie une première liste d'otages⁴⁵ destinés à être fusillés en cas d'attentat contre un autre responsable bolchevik. Figurent en tête de cette liste les quatre grands-ducs détenus à la Shpalernaia – Gabriel Constantinovitch échappant peut-être à ce traitement en sa seule qualité de prince de Russie. Ce même 6 septembre, Nicolas Mikhaïlovitch qui rumine toujours avec quelque répugnance la perspective d'être sauvé grâce à l'aide de l'Allemagne, confie à Scavenius dans l'un des messages secrets retrouvés par Ioulia Koudrina dans les archives danoises⁴⁶ :

*« Hélas, j'ai presque 60 ans et ce n'est pas maintenant que je vais me débarrasser de mes sentiments germanophobes, surtout après l'alliance funeste du Kaiser et des bolcheviks, qui jouera un mauvais tour à l'Allemagne ».*⁴⁷

La correspondance clandestine se poursuit activement, montrant que la surveillance exercée par les soldats servant à la Shpalernaia n'était que médiocrement efficace – ou que les soldats en question étaient accessibles à des arguments financiers. Début octobre, Nicolas Mikhaïlovitch éperdu de reconnaissance évoque

« la merveilleuse lettre que j'ai reçue de Sa Majesté et qui me remplit de joie en reconnaissant la fille de ma sœur et sa petite fille ».

⁴³ Кудрина Ю. В., *op. cit.*

⁴⁴ NOULENS Joseph, *op. cit.*, p. 136

⁴⁵ *Расстрел великих князей в Петропавловской крепости (L'exécution des grands-ducs à la forteresse Pierre et Paul)*, *op. cit.*

⁴⁶ Кудрина Ю. В., *op. cit.* L'auteur du présent article s'est adressé à deux fonds d'Archives au Danemark pour retrouver ces lettres, mais celles-ci n'ont pu être mises au jour et Iou. Koudrina ne fournit malheureusement pas de cotes précises.

⁴⁷ Comme souvent, l'analyse du Grand-Duc se révélera prophétique. La révolution éclatera en Allemagne deux mois plus tard.

Le 5 octobre, une heureuse issue paraît plus proche que jamais et Nicolas écrit à l'ambassadeur ⁴⁸:

J'ai reçu vos nouvelles concernant ma libération et je dois maintenant me préparer à ce qui suivra quand je serai libre. Pourriez-vous m'indiquer par l'entremise de M. Brummer le jour où viendra le voilier suédois Birioukov de sorte que je puisse m'organiser.

Mais le projet semble avoir avorté peu après – l'Allemagne étant à la veille de s'écrouler et le Kaiser, de perdre son trône. Le 13 octobre, Nicolas Mikhaïlovitch ignorant la situation critique du Reich indique à Scavenius dans un de ces messages clandestins :

« Je pense que les véritables intentions des Allemands ne vous échapperont pas. Vous savez bien que tous nos dirigeants actuels sont à la solde de l'Allemagne, et les plus célèbres d'entre eux, tels que Lénine, Trotsky ou Zinoviev ont profité de sommes très rondes. En conséquence, un seul geste de Berlin aurait été suffisant pour obtenir notre libération. Mais ces gestes ne sont pas faits, et pour quelle raison ? L'Allemagne croit que nous révélerons bon nombre de ces intrigues à ceux de nos parents qui y vivent, et que les Allemands ont été ici avec les Bolcheviks pendant un certain temps. C'est pour cela que Berlin préfère que nous restions en prison, ce que tout le monde ignore. Ils oublient que tout n'est qu'une question de temps, et que tôt ou tard la vérité sera rétablie, en dépit de toutes leurs machinations. »

Le voilier suédois ne se matérialise pas, et n'emporte pas les grands-ducs vers la liberté et la vie. Mais l'indomptable Scavenius ne se tient pas pour battu. Dès la mi-octobre, il s'engage à fond sur une nouvelle piste assez prometteuse : acheter des complicités à tous niveaux pour obtenir la libération des Romanov. La situation des Bolcheviks étant toujours critique en cette fin d'automne 1918, la perspective d'un enrichissement rapide et de « sécurités » en cas d'exil forcé ont de quoi séduire plus d'un Tchékiste. Toujours selon Ioulia Koudrina, Scavenius demande 500 000 couronnes aux autorités danoises pour mettre son projet à exécution. Le 11 décembre, un câble de l'ambassadeur du Danemark à Londres annonce que le couple royal danois lui-même fournira la somme.

Le destin – la fatalité ? – se met cependant une nouvelle fois en travers du salut des grands-ducs. Le 19 décembre, au moment où les efforts de Scavenius sont sur le point d'aboutir, le gouvernement danois rompt à son tour les relations diplomatiques avec les Bolcheviks ⁴⁹. La France, l'Angleterre et les États-Unis viennent de déclencher un blocus économique contre la Russie, contraignant le Danemark à appliquer cette mesure et entraînant dès lors le pays à les suivre dans la voie de la rupture. Devant quitter Pétrograd sans délai, Scavenius voit sa conspiration anéantie une seconde fois.

Tous les espoirs de salut des grands-ducs semblent alors avoir disparu – tous sauf un : Maxime Gorki.

⁴⁸ Кудрина Ю. В., *op. cit.*

⁴⁹ Кудрина Ю. В., *op. cit.*

Mémoire éternelle! Comte André I Stenbock-Fermor

Вечная Память ! Граф Андрей Иванович Стенбок-Фермор

Le Comte André Ivanovitch Stenbock-Fermor nous a quitté le 3 juin 2016, un mois après avoir fêté ses 90 ans à Bruxelles, entouré de sa famille et de ses amis.

Il repose dans la région parisienne au cimetière russe de Sainte Geneviève des Bois, lieu qu'il considérait comme "un petit territoire de la vieille Russie". En effet, bien qu'exilé depuis sa naissance, son âme était ancrée dans la terre de ses ancêtres.

André était un homme d'un autre temps, non seulement pour les valeurs qu'il incarnait mais pour ses qualités de cœur, sa naturelle gentillesse, sa profonde foi, sa grande culture et son sens de l'humour, qualités qui lui valurent d'être aimé de tous et qui lui ont permis d'affronter la vie avec grande sagesse.



André Ivanovitch naquit le 30 avril 1926 à Slovensky Meder dans une partie de la Hongrie tout juste acquise par la Tchécoslovaquie. Sa première langue fut donc le hongrois et bien-sûr le russe avec ses parents.

Son père, le comte Ivan Ivanovitch Stenbock-Fermor, épousa sa mère, la princesse Nadejda Pavlovna Scherbatow, à la fin de la guerre civile en 1920, dans l'ambassade russe de Constantinople. Ses grands-parents paternels étaient le comte Ivan Ivanovitch Stenbock-Fermor et Maria Ilyodorovna Schidlovsky, et du côté maternel le prince Paul Borissovitch Scherbatow et la princesse Anna Wladimirovna Bariatinsky.

Ivan Ivanovitch était sorti de l'école du Corps des Pages de Saint Petersburg en début de 1917 comme officier au régiment de la Garde à Cheval au sein de la Garde Impériale Russe. Il y avait combattu durant la dernière année du conflit mondial et ensuite au sein du régiment recomposé de la cavalerie de la Garde de l'Armée des Volontaires du Sud de la Russie. Ce régiment regroupait différentes unités de cavalerie de l'ex Garde Impériale et fut décimé par les combats contre les Rouges de 1918 à fin 1920, date de l'évacuation de Crimée.

C'est lors de ses permissions à Yalta que Ivan Ivanovitch revit Nadejda Pavlovna qui servait, elle, comme infirmière de la Croix Rouge. Après l'évacuation de Crimée en novembre 1920 leur mariage fut célébré dans l'Ambassade Russe à Constantinople, en présence du général Wrangel qui fut leur témoin. Une profonde estime liait le général Wrangel à Ivan Ivanovitch qui faisait partie de sa garde rapprochée. Ils étaient par ailleurs issus du même régiment de la Garde à Cheval.

Après la dispersion de l'armée en exil, Ivan Ivanovitch, son épouse et ses deux fils Ivan et André, vécurent pendant plusieurs années dans la propriété des comtes Karolyi, en Hongrie, où Ivan Ivanovitch s'occupait de l'intendance du domaine.

André, son frère Ivan, et ses parents quittèrent en 1930 la Tchécoslovaquie pour se diriger vers la France. Le couple, fragilisé par les vicissitudes de la vie en immigration, se sépara et plaça leurs fils dans un pensionnat en Suisse. Par la suite, André et Ivan furent scolarisés au collège Janson de Sailly à Paris, et passèrent les étés aux camps des Vitiaz dans le sud de la France.

La Seconde Guerre Mondiale transporta toute la famille à Biarritz dès l'été 1940. Une communauté russe assez importante y vivait autour de l'église orthodoxe.

Après la guerre, devant la menace communiste grandissante en France, comme beaucoup d'autres russes, il décida de rejoindre son père tout juste installé aux Etats-Unis.

En 1947, il commença ses études à l'université de Floride mais après 2 ans, pour des raisons financières, il dû abandonner et s'engagea dans l'armée américaine.

Une fois libéré de ses obligations militaires en Amérique il vint en Belgique où sa mère, son frère, sa sœur et de nombreux membres de sa famille y vivaient, et suivit des études à l'Université Libre de Bruxelles.

A la moitié des années 50 il repartit en Amérique où il travailla d'abord pour le *Library of Congress* à Washington et ensuite pour IBM où il fera toute sa carrière jusqu'à sa retraite.

C'est à New York qu'il rencontrera sa future épouse Mafalda de Bragança Chanler, fille de Sidney Ashley Chanler et de l'Infante Maria Antonia du Portugal.

Le mariage eut lieu en 1967 dans l'église russe de l'avenue de Fré à Bruxelles. Le couple s'installa ensuite à Paris où leur premier enfant, Alexis, naquit en 1968 puis leur fille Xenia en 1969.

La famille vécut près de 15 ans à Paris. André prit une retraite anticipée de IBM qui lui permit de travailler pour la *Tolstoy Foundation* et de remplacer son ami le prince Timouraz Bagration à la tête de l'organisation pour l'Europe et le Moyen Orient à partir de 1985. La famille déménagea donc à Munich où la Fondation était basée.



Dans son nouveau rôle, André fut très actif dans des activités culturelles et caritatives essentiellement axées sur l'aide apportée aux réfugiés politiques du bloc de l'Est.

Après la chute du Mur et la fin de l'Union Soviétique, il continua son activité au sein de la Fondation mais cette fois en Russie même. Avec grand dévouement, il s'efforça de récolter des fonds pour venir en aide à des structures comme les orphelinats, des fabriques, des bourses pour les élèves de mérites et toutes autres activités vouées à soutenir les plus démunis à se sortir du marasme des années '90-'93.

Cette période fut pour lui très forte aussi bien sur le plan humain qu'émotionnel car après avoir passé une vie en émigration, bercée par les souvenirs de la Russie de ses parents, il pu enfin se rapprocher concrètement de la terre de ses ancêtres.

A la fin des années 1990 il prit enfin sa retraite dans la région parisienne.

André fut particulièrement actif durant la dernière partie de sa vie au sein d'organisations comme l'*Association du Souvenir de la Garde Impériale Russe* dont il fut Vice-Président (qui regroupait les anciennes associations régimentaires de la Garde exilée). Il fut aussi un membre fidèle du *Club de Saint-Pétersbourg* et membre de l'*Union des Descendants des Combattants Russes de Gallipoli*. Ses profondes connaissances historiques et généalogiques le firent correspondre avec de nombreux historiens et en particulier avec l'*Association de la Noblesse Russe et Suédoise*.

André était profondément croyant et la foi orthodoxe jouait un grand rôle dans sa vie. L'expression de sérénité et de joie qui se lisait toujours sur son visage lorsqu'il assistait à la Liturgie en témoigne et donne la certitude que son âme repose enfin en paix.

Chronique Généalogique

Геналогическая Хроника

IN MEMORIAM

Князь Андрей Владимирович Друцкой-Соколинский. Брюссель 30/07/2016

L'Association de la noblesse russe résidant en Belgique a l'honneur de vous faire part du décès de notre membre, le prince Andrei Vladimirovich Drutskoy Sokolinsky, né à Ekaterinodar (Russie) en 1919, décédé à Bruxelles le 30 juillet 2016.

Andrei Vladimirovich passa sa jeunesse à Rome où il termina ses études d'ingénieur électricien. Arrivé en Belgique au début des années 1960, il travailla en Irak sur un projet d'électrification et poursuivit sa carrière à Traction et Electricité.

Le prince Drutskoy Sokolinsky, fidèle paroissien de l'église St Job, à Uccle, y fut membre du Conseil Paroissial et y exerça les fonctions de « starosta ». Il présida l'ASBL dont il demeura administrateur jusqu'à la fin de ses jours.

Nos pensées vont à sa veuve et à ses trois enfants, ainsi qu'à ses onze petits enfants. L'office des funérailles a eu lieu le jeudi 4 août à 12.00. à l'église St Job, coin de l'avenue De Fré et de la rue du Manoir Mémoire éternelle !

Сообщил Г. Вороновъ

Décès

Le comte André Stenbock-Fermor 03/06/2016

Nathalie Kisselevsky 17/09/2016

Кончины

Граф Андрей Иванович Стенбок Фермор , 03/06/2016

Наталья Кириловна Киселевская 17/09/2016